

Perles du Sahel

Alexis Pamtaba

Perles du Sahel

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12151-2

*A toi mère
A toi père
Qui reposez auprès du Seigneur
Qui contemplez les merveilles de sa demeure
Qui tressaillez éternellement de bonheur*

Avant-propos

Ce roman, s'il n'est pas un témoignage, n'est pas moins réaliste. Les douze chapitres qu'il comprend s'ancrent dans l'espace sahélien, symbole à la fois, de richesses insuffisamment explorées, mais abondantes et qui, malheureusement, se résume à l'argent et tout ce qu'il oblige. Ainsi, au fil des ans, les générations semblent faire fausse route : l'ailleurs, pour elles, semble plus attractif, plus fécondant, de sorte qu'elles veulent glaner le bonheur sous d'autres cieux, pour venir l'implanter au Sahel. C'est le parcours d'Amadou qui le précise, lui qui, modeste paysan, se voit subitement tarabusté par le virus du luxe, par l'obsession du fric. Au contraire de sa femme, qui voit en l'homme l'aboutissement du bonheur, Amadou est résolument convaincu qu'il faut aller conquérir la fortune où qu'elle se trouve, pour « ressembler » aux autres. N'est-ce pas là l'une des erreurs qui trouble la quiétude de milliers de jeunes Sahéliens d'aujourd'hui ?

Sy l'a compris, qui essaie de balayer les hésitations de son mari frileux. L'Homme est au centre du SaHel. Le progrès, ce n'est pas la fortune brute. C'est le beau sourire de la modestie. Et c'est l'amour, la passion de l'ordinaire. Amadou croit mettre sa famille à l'abri du besoin, sous les injonctions d'un monde cupide et jouisseur dont fait l'écho Tiolé, son village natal. Mais son aventure lui sert de lampe : il revient bredouille de ses pérégrinations cupides, n'apportant que du pain pour les siens. Non, il est revenu tout nanti, gorgé d'amour pour Sy. Le trésor était en lui, le trésor était en Sy, la perle, c'était Sy !

Koupéla, le 19 mai 2022.

L'auteur

A la conquête de l'or du bonheur

Sy quitta précipitamment le groupe des femmes, jeta son pilon et se réfugia dans sa case. Le visage enfoui dans son pagne, elle gémissait. Ce n'était pas la première fois qu'on assistait à une telle scène. Dans le groupe des femmes pilant, quelqu'un l'avait encore blessée, entre plaisanteries de femmes. « La pauvre ! le froid de décembre n'est plus loin. Et voilà qu'elle manque de couverture. » Une autre ajoutait, sans ciller : « Dommage que je ne puisse lui prêter la mienne. Elle ne me suffit même pas ! » Et d'une voix, elles s'esclaffaient, et leurs voix réjouissaient l'entourage sauf la pauvre Sy ! Car, depuis plusieurs mois, Sy contemplait seule le toit de la case conjugale, elle en avait compté les bois, les fils de fer, les couleurs ; elle en était même arrivée à connaître le nombre de lézards qui habitaient la maison. A peine devenue femme, son amour avait disparu derrière l'horizon, à la recherche de l'or de Maguiabari. L'or, rapportaient les gens, avait décré ; les orpailleurs s'étaient éparpillés comme des perdrix au coup de fusil mais Amadou n'était pas revenu. Où s'était-il alors rendu ? Il lui avait téléphoné quelques fois, pendant deux mois. Il lui avait aussi envoyé de l'argent pour ses besoins. Après, rien. Ses nouvelles ? Pas de nouvelles. Elle avait prié. Elle faisait l'aumône. Elle scrutait l'horizon de Maguiabari. Elle attendait, prêtant attention au moindre bruit de moto et de véhicule, sursautant à toute voix d'homme... Pas d'Amadou. Le temps passe... L'attente est dure qui perdure.

Ce n'étaient surtout pas les railleries des femmes du quartier qui la faisaient maigrir, mais l'absence d'Amadou. Et les larmes, si généreuses qu'elles soient, ne consolent pas pour longtemps. Et

cette nuit encore, Sy ne mangera pas. Elle n'aura pas d'appétit. Elle ne sortira même pas dans la cour ; elle ne se joindra pas aux femmes pour le repas et la causerie. On l'appellera, elle ne répondra pas, on la taquinera, elle ne dira rien. Elle se recroquevillera, frémira, pensera, réfléchira, ô pauvre orpheline du cœur, jusqu'à ce que, lasse de vider les larmes de ses beaux yeux, le sommeil la courtise, l'amadou et l'endorme...

Sy, cette nuit-là, ne dort pas. Elle veille et pleure. Puis pria. Sa belle-mère l'avait consolée. Elle ne dort plus que d'un œil. Non seulement son fils ne venait pas, mais encore, elle avait devant elle une femme inconsolable qui semblait être le jouet du village. Même les enfants savaient ce qui n'allait plus chez Sy. Ils s'amusaient à lui demander si Amadou était revenu chaque fois qu'ils la rencontraient. Elle se taisait : les enfants ne disent rien d'intime de quelqu'un qu'ils n'aient tiré de la bouche des grands. Et en plus des femmes et des enfants, il se disait des insanités parmi les hommes. Sy fut une conquête devant laquelle échouèrent bien de prétendants. Elle était belle et gracieuse, belle et dégourdie. Elle ne considéra que celui vers lequel son cœur la porta : Amadou. Ni les menaces, ni la séduction, ni les mamours, ni la bourse des hommes ne l'entraînèrent. Elle avait fait son choix, et ce jeune garçon de Tiolé la séduisit. Mais ce bonheur semblait s'éloigner, disparaître, mourir...

Amadou était parti, un matin des récoltes ; il avait fondu dans la savane, et était apparu à Maguiabari tout couvert de boue. Le rêve traversait à chaque minute les pensées du jeune homme ; ses ardeurs le secouaient, et l'or l'appelait. L'argent était en brousse, au fond du sol de Maguiabari. Il fallait le dénicher et s'en servir pour « ressembler aux autres. »

Maguiabari rayonnait de mille feux, de bruits de machines, de voix criardes, de plaisanteries, d'injures, mais aussi d'or, d'argent et d'escrocs sublimes. Connaissez-vous le site d'or ? Y avez-vous

séjourné ? Tout au moins en avez-vous entendu parler ; l'or fait jaser de lui aux quatre coins, à tous les horizons du Sahel. Ce milieu ne connaît que l'argent de l'or, les connaissances de l'or, les amis de l'or, la nourriture de l'or, les engins de l'or, les femmes de l'or, la drogue de l'or, les liqueurs de l'or et la misère de l'or. Tout était or à Maguiabari. Le litre d'essence était monté à deux-mille francs CFA du Sahel, alors que le bulbe d'oignon de la taille d'un testicule de bouc était vendu à sept-cents francs avec marchandages.

Le jeune homme avait aussi laissé l'or chez lui. Elle était mille fois plus que l'or, Sy. Mais il l'avait quittée pour quelques jours à la recherche du métal jaune. Comment ne partirait-il pas ? Rester dans ce Tiolé duquel il avait labouré le sol à chaque saison avec cœur et rage, ce Tiolé qui lui avait tout offert sauf l'argent, ce Tiolé qu'il aimerait encore plus s'il avait une moto géante telle une mouche maçonne, ce village aux collines muettes et pierreuses, ce coin du Sahel aux épineux parfumés de fleurs et de bouse de vaches ! Il ne pouvait rester là, à contempler chaque matin midi et soir, chaque instant les regards, les sourires et les caquètements tamisés de Sy. Il cessa de creuser et revit le visage, la voix et les gestes taquins de sa femme. Tout défilait devant lui, en lui. Sy faisant boire les animaux, Sy pilant, Sy revenant du puits, Sy balayant les ordures, Sy faisant la cuisine, Sy l'appelant, Sy riant et Sy souriant... Il reprit avec fougue le travail.

Quel travail ! Il faisait toujours nuit dans ces profondeurs, et ce n'était pas tout ; il n'y avait pas d'air, pas de place, pas de mouvement. Les galeries étaient très étroites à cause de la fragilité des roches ; les grandes galeries sont promptes à céder au moindre coup de pioche en saison de pluies. Amadou émiettait à la pointe du burin et de la pioche les *maclaar*, roches dures clair-sombre qui cachent les vrais filons d'or, mais elles ne livraient que du *hamayan*, gangue noire sans intérêt car non marchande et sans utilité aucune.

Amadou voyait ce qui se passait autour de lui ; les villages qui devenaient des bourgs puis des villes miniatures subissaient aussi la loi de l'argent, de la corruption des mœurs et de tous les

micmacs où le mensonge avait pignon sur rue et où les riches, les gens qui possédaient ici et là toutes sortes de curiosités de biens étaient les rois de la terre. C'était pourquoi il avait voulu anticiper l'invasion du fric à Tiolé ; il avait expliqué à sa femme comment tout serait d'or, et qu'une telle vie était sans pitié pour les démunis. « Nos enfants n'auront plus de terre où cultiver, faire paître le bétail ni où dormir paisiblement dans quelques années... », confia-t-il un jour à sa femme.

– Tu réfléchis trop ; tu sais ce que me disait ma grand-mère ? Tu le sauras : l'oiseau ne pond pas dans le nid de sa mère mais elle donne des petits.

– Je ne comprends pas la grand-mère. Que voulait-elle dire ?

Sy rit. Elle regarda son homme du coin de l'œil, puis souleva le mil qu'elle s'apprêtait à vanner.

– Réfléchis, puisque tu aimes le faire. Tu comprendras.

A Maguiabari, Amadou avait senti son rêve venir ; il avait intégré le puits aurifère d'un patron d'exploitation artisanale de l'or qui n'était pas n'importe qui, qui dépensait l'argent comme s'il en avait un puits, et le faisait voir à tout le monde sans vergogne, sans ciller. L'homme s'endimanchait tous les jours au bassin, défiant la chaleur torride et le soleil pénétrant qui malmenaient les corps ; sa Mercedes était une discothèque d'où montaient les rares mélodies des stars du Sahel qu'il imitait souvent de sa voix éraillée de fierté. A le voir, Amadou conclut que les portes de la fortune n'étaient pas loin de s'ouvrir pour lui, car l'or n'était que dans les profondeurs de la terre et là-bas, il irait à sa recherche, vaille que vaille.

L'eau jaillissait sans répit du puits, abondante, généreuse, épaisse. Dompter une telle volonté de la nature requérait de l'entêtement et de la robustesse ; la machine aspirait et déversait dans un bas-fond cette eau océanique qui se répandait dans les bas-fonds alentour, où venaient les femmes laver le linge, où les animaux s'abreuvaient et où se baignait la marmaille. A ce poste, il ne pouvait sentir l'or ; il se trouvait au milieu de la chaîne de la

fortune. Ceux qui voyaient l'or, qui avaient accès à lui, c'étaient les « fonceurs », les orpailleurs qui creusaient, et surtout les *soessoriels*, gentilshommes rompus au lavage du sablon aurifère. Amadou accepta l'offre, parce qu'il voulait le pognon, il voulait beaucoup d'argent à tout prix, il voulait devenir l'émule de Hama-Sido, un richissime monsieur hors pair de Tiolé.

Vider l'eau à la motopompe n'était pas gage d'argent. Sa part ne pouvait égaler celle des hommes qui « côtoyaient » les pierres au fond, ni celle des *soessoriels*, véritables chirurgiens du monde aurifère. Il descendit au fond du puits avec pioche, burin, torche, cigarettes, *missiles* et sachets de liqueur forte, c'est-à-dire du *sopal*, ainsi qu'avec des rêves propres à faire marcher la colline Djabarga de Tiolé. Comme c'était doux, Maguiabari ! Il avait pris le *sopal*, et voyait double devant lui, et deux *missiles* ! Il les goba, ces puissantes drogues qui font tourner la terre en quelques secondes. Sans *missiles*, pas de travail : c'était devenu non un produit pour se dopper, mais une vraie nourriture de l'orpailleur de Maguiabari.

Si Sy l'avait su ! Si elle savait ce avec quoi son digne époux pactisait à Maguiabari pour sauvegarder leur amour ! Elle descendrait dare-dare au site, le pagne solidement noué, le foulard balançant au vent, les pieds couverts de poussière et la voix éteinte. Elle allait extirper celui pour qui elle mourait chaque nuit, pour aller vivre avec lui dans la profondeur de la chaleur de la case conjugale à Tiolé. Hélas ! Elle ignorait que son chouchou se trouvait loin, dans les entrailles de la terre, très loin de sa vue, de ses regards, mais vivant dans son cœur gorgé de tendresse. Des perfides l'incitaient à partir. Partir avec un autre vivre quelque part dans le confort du bois et du métal. Sy s'en moquait souverainement. Pour elle la case d'Amadou, construite d'amour passait loin, très loin devant tous les palais dorés du Sahel.

Elle avait entendu parler de la « guerre » qui avait opposé les partisans du « propriétaire » patenté du site aurifère de Maguiabari aux orpailleurs. Les raisons ? Exploitation à outrance de l'orpailleur par l'orpailleur, achat au bas mot de l'or durci, abus de